



MA MAUDITE ENTREPRISE

Quotidien de millions de français, le modèle de l'entreprise est régulièrement attaqué au théâtre. Tradition contestataire et gauchiste de la scène ? Quand l'artiste de théâtre, entre recherche de financements et soin apporté à la communication, ressemble de plus en plus à un entrepreneur, rien ne paraît bouger dans les représentations qu'il donne du monde des affaires. À tel point qu'on peut se demander si parler en bien de l'entreprise ne serait pas politiquement incorrect dans le théâtre français.

Texte : Éric Demey

“ *Le problème*, explique Guy Alloucherie, *c'est que j'ai l'impression qu'on doit dire que la vie en entreprise, c'est insupportable.* ” Une vie en entreprise insupportable, c'est en effet l'impression que laisse *Nobody*¹, dernier spectacle en date de la compagnie MXM, dirigée par Cyril Teste. *Nobody* suit le personnage de Jean Personne dans la société Outsources unlimited, sorte de cabinet d'audit, de consulting et de trading tout à la fois. S'y déploie un univers féroce, où l'employé est autant dévoré par l'entreprise qui l'emploie, qu'il ne sert lui-même à dépecer les entreprises des autres. Un monde cruel où l'on voit “ *la jeunesse des sociétés qui gouvernent nos pays mais aussi des gens qui, petit à petit, ne font plus la différence entre leur vie et l'entreprise* ”. Écrit à partir de différents textes de Falk Richter, *Sous la glace* notamment, *Nobody* permet à Cyril Teste de mettre en pratique la “ performance filmique ”, concept pour lequel il a rédigé un dogme. La forme, extrêmement prometteuse, tient autant du théâtre que du plan séquence et superpose à la scène une image en grand écran filmée en direct dans des codes cinématographiques léchés.

Falk Richter est connu pour ses textes radicaux, par exemple contre la guerre en Irak, et prend souvent le néo-libéralisme comme cible. “ *Falk Richter connaît très bien le monde de l'entreprise. Mais ses mots surtout dénoncent le système économique et social. Le benchmark, la surveillance, comment le libéralisme s'immisce dans les endroits les plus intimes. Personnellement, je ne suis pas contre l'entreprise mais je ne souhaite pas que le fait de gouverner nos pays comme des entreprises devienne une fatalité* ”, avance Cyril Teste. Et c'est vrai que, dans ce spectacle, la critique sert plus globalement à porter le fer contre l'irrésistible ascension du néo-libéralisme. Pour autant, en regardant *Nobody*, je pensais à mes amis qui travaillent dans des bureaux d'étude ou de consulting, et je ne voyais pas leur vie aussi sombre qu'elle était relatée, leur entreprise aussi nocive qu'elle était présentée, même si je les savais exposés à des modes de management ressemblant à ceux relatés dans *Nobody*. Plus largement, j'avais l'impression de voir le théâtre s'enfermer encore un peu plus dans une posture contestataire, adresser son discours anti-système à un public déjà acquis, le sien.

LA PEUR DE L'ENTREPRISE

Dans sa vocation à porter un regard critique sur la société qui l'entoure, la scène a rarement épargné l'entreprise. Pour faire vite, la France des années 1960 et 70, connaît les attaques idéologisées du théâtre brechtien. Puis le théâtre français se dépolitise et se tourne vers l'intime. Au tournant du millénaire, internationalisation du théâtre aidant, fleurissent de nombreuses mises en cause du néo-libéralisme triomphant qui se traduit souvent, dans l'entreprise, par l'apparition de nouveaux modes de management : évaluations à tout va, relations déshumanisées entre collègues, entretiens d'embauche et autres séminaires d'entreprise débiles, burn-out sont ainsi régulièrement pointés du doigt. L'entreprise est une cible de tout premier plan pour traquer les dérives d'une société où toutes les valeurs se perdent, sauf celle de l'argent.

“ Dans les années 1970, de grands metteurs en scène ont pris le pouvoir dans le théâtre public. Ils sont en train d'être remplacés par des gens politisés autrement. ”
– *Rémi de Vos.*

Alexandra Badea a largement construit son œuvre autour de l'entreprise. À commencer par *Burnout*, première pièce éditée à l'Arche il y a une dizaine d'années, jusqu'à *Pulvérisés*, présentée l'année dernière au TNS à Strasbourg et au théâtre de la Commune d'Aubervilliers notamment. Pour écrire, Alexandra Badea se documente beaucoup, parle avec des salariés, notamment rencontrés à l'occasion d'ateliers en entreprise. Résultat, elle dresse dans *Pulvérisés* un tableau certainement juste, mais aussi très noir, d'un monde où l'on ne sait plus pour qui on travaille, qui est son chef, ni même ce que



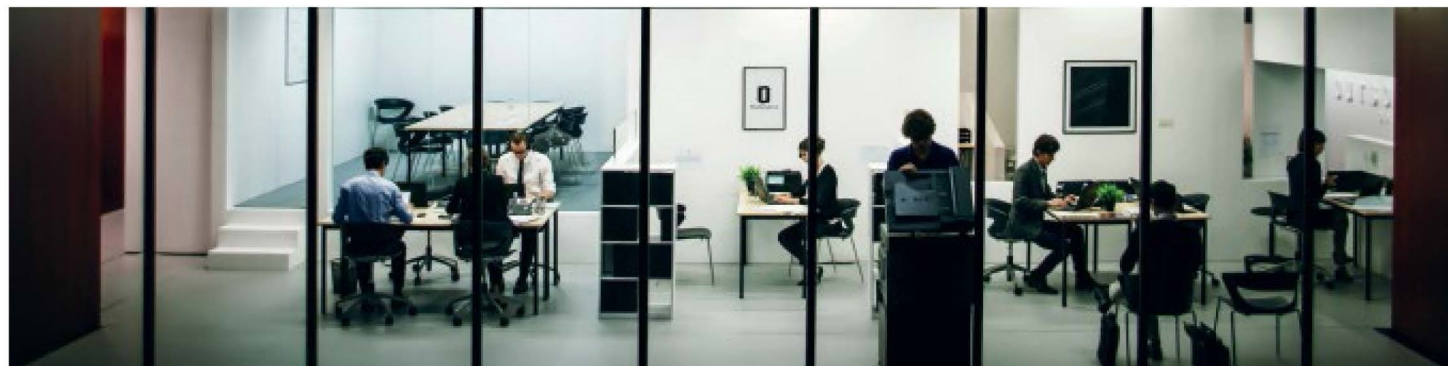
Nobody de Cyril Teste. p. Simon Gosselin.

l'on produit, d'un monde où le temps personnel est dévoré par le travail où les relations humaines deviennent quasi impossibles entre collègues. “ *Au lycée, j'avais peur de l'entreprise, du travail répétitif. C'est certainement quelque chose que je garde en moi, une peur que mon écriture contribue peut-être à apaiser* ”, avance-t-elle pour expliquer la récurrence de cette thématique entrepreneuriale dans son travail. Ce qui laisserait penser que cet esprit critique du théâtre est aussi héritier d'un vieux clivage entre le monde de l'art et celui des affaires.

Petit retour en arrière. La figure de l'artiste, héritée du romantisme, fait de ce dernier un être qui crache volontiers sur l'évolution mercantile de la société. Bohème, dandy ou maudit, il a fondé sa liberté sur un rejet des conventions morales bourgeoises mais aussi de leurs préoccupations basement matérielles. Avec la naissance de l'entreprise, c'est aussi l'émergence de la figure moderne de l'artiste. Puis vient la doxa marxiste qui a longtemps opposé le travail créatif au travail salarié, l'un concourant à l'épanouissement personnel et l'autre à son aliénation, l'un faisant de l'artiste un être libre, donc, et l'autre du salarié, un travailleur exploité.

UN DISCOURS CONFORMISTE ?

Mais aujourd'hui, la scène et l'entreprise ne cessent de se rapprocher. Depuis le fameux, “ *économie et culture, même combat !* ” de Jack Lang en 1981, les clivages hérités d'un XX^e siècle où le capitalisme a encore le communisme face à lui tombent les uns après les autres. Privatisation croissante des financements, gestion des lieux à coups d'évaluation et de management, les théâtres sont de plus en plus gérés comme des entreprises. L'artiste lui-même devient une figure de proue du travailleur moderne, estampillé haute qualité néo-libérale, comme le démontre Pierre-Michel Menger². Souple, toujours en quête d'innovation, acceptant l'extrême précarité des conditions de travail, la concurrence farouche, la nécessité de toujours se remettre en cause et de se former sans cesse, sa forme de tra-



vail – en intermittence – représenterait même le modèle salarial de demain, déclarait récemment Jacques Attali³. Un artiste au travail qui a donc tout pour plaire à ceux que l'artiste, par son travail, entend pourtant combattre.

Cyril Teste confirme : “ *Quand j'ai postulé pour un CDN, je me préparais à devenir PDG* ”. Alexandra Badea également : “ *Le théâtre évolue vers le modèle de l'entreprise. C'est de moins en moins souple*.” Cette mutation, bien conscientisée, pourrait donc s'accompagner d'une transformation des discours. L'homme et la femme de théâtre pourraient faire preuve de davantage de compréhension pour le monde de l'entreprise, en proposer parfois des visions positives. Mais pour cela il semble qu'il faille encore attendre.

La faute peut-être au conformisme du monde du théâtre qui s'interdit certains discours. Celui consistant à dire que l'entreprise peut être un lieu d'épanouissement paraît y être politiquement incorrect. Actuellement artiste associé au Théâtre du Nord, Rémi de Vos a beaucoup écrit sur l'entreprise. De *Débrayage*, sa première pièce, à *Cassé*, un texte commandé il y a 3 ans par Christophe Rauck, alors directeur du TGP à Saint-Denis, il a souvent écorché les pratiques de management, mais pas seulement... “ *Je me suis beaucoup attaqué aux thématiques du harcèlement et de la souffrance au travail. Mais, dans Cassé, je faisais également la satire d'un syndicaliste, et on m'en a beaucoup fait le reproche. Comme si on n'avait pas le droit de représenter un syndicaliste avec un verre dans le nez ou une secrétaire ne vivant qu'à travers le désir des hommes pour elle. Christophe Rauck m'a rapporté des réactions très violentes à ce sujet et le spectacle a très peu tourné, malgré un excellent accueil du public au TGP*.” Pour y avoir assisté, je confirme l'accueil et la qualité.

Il faut dire que dans le théâtre français, Rémi de Vos est un écrivain à part. Déjà parce qu'il écrit essentiellement des comédies, genre qui n'est pas considéré le plus noble. Mais aussi parce qu'il adopte un ton libre et grinçant qui traverse beaucoup de frontières. Pour Rémi de Vos, le problème est donc aussi esthétique : “ *En France, il y a un théâtre où l'on peut rire*

et un autre où l'on doit réfléchir. Le premier, le privé, est supposé être de droite. Et le second, le public, de gauche. Or, moi, je mélange les deux, j'écris des comédies noires et grinçantes, où le tragique et le comique sont liés. Ce n'est pas vraiment dans la tradition française.” Un problème de genre et de registre qui n'oblitére cependant pas l'hypothèse d'une bien-pensance formatant les propos. Ce que confirme Rémi de Vos à demi-mots : “ *Dans les années 1970, de grands metteurs en scène ont pris le pouvoir dans le théâtre public. Ils sont en train d'être remplacés par des gens politisés autrement. Je le sens dans mes rapports avec certains d'entre eux, qui sont en train d'évoluer, de devenir plus faciles*.” La génération post-68 s'éloignant, celle qui prend (enfin ?) place est en effet, post-modernisme aidant, certainement moins idéologisée.

LE TRAVAIL, UNE NÉCESSAIRE TRAGÉDIE

Et Guy Alloucherie va dans le même sens. Pour lui, il y a vraiment un problème du théâtre français, entendu de l'institution publique, dans son rapport à l'entreprise. Il raconte ainsi l'aventure qui l'a mené à monter un spectacle autour des salariés de la Redoute, sur la demande de Robin Renucci qui lançait un cycle sur la valeur du travail. Pour comprendre le contexte et rendre compte de l'état de crise qui dure depuis 10 ans, depuis que l'entreprise a été rachetée par Pinault, et qui vient encore de procéder à 1 700 licenciements, Guy Alloucherie s'est installé à Wattrelos, à l'usine d'où partent les colis⁴. “ *C'est une usine avec des gens qui viennent de partout, un endroit où se mélangent harmonieusement les cultures, alors que Marine le Pen va se présenter aux élections dans la région, avec des chances de l'emporter. On sent que leur entreprise, c'est leur deuxième maison, leur deuxième famille. C'est à la fois une vie, un savoir-faire, en somme une culture commune qu'on va foutre en l'air*.”

Culture commune, c'est d'ailleurs le nom de la scène nationale où Guy Alloucherie et sa compagnie HVDZ sont depuis longtemps implantés, au cœur de l'ancien bassin minier du Pas-de-Calais (Loos-en-Gohelle). “ *Mon père était mineur de fond mais quand il racontait sa vie dans les mines, c'était formidable. Il y a une sorte de tabou comme si on ne pouvait pas dire que l'entreprise apporte une identité. Même si je pense que*

l'entreprise, ça peut être aussi aliénant, je trouve que quand il n'y a plus rien, c'est bien pire.”

Et Guy Alloucherie de se faire un jour convoquer par la Drac parce que ses Veillées – spectacles construits avec les populations que la compagnie va rencontrer – “ *ne sont plus assez dans le théâtre, mais trop dans le social*”, faisant à l'occasion renaître la bonne vieille opposition malrucienne entre théâtre d'art et socio-culturel⁵. “ *Nous, on va chercher ce qui va bien dans les quartiers, dans un travail de co-construction qui ne sera pas considéré comme une œuvre. Quand on montre que ça se passe bien, qu'il y a du bonheur là-bas malgré la stigmatisation, on n'est plus dans le théâtre parce qu'on n'est plus dans la tragédie. Ça tient à ça, en fait : il faut être dans la tragédie*.”

“ *L'artiste lui-même devient une figure de proue du travailleur moderne, estampillé haute qualité néo-libérale.* ”

C'est ainsi, selon Guy Alloucherie, qu'un travail comme celui de Bruno Lajara, *501 Blues*, qui en 1999 parlait de la culture d'entreprise des ouvrières des ateliers Levi's connut beaucoup moins de succès que le *Daewoo* de François Bon mis en scène 5 ans plus tard par Charles Tordjman, qui connut les honneurs du Festival d'Avignon. “ *Le spectacle de Lajara, c'était à la fois joyeux et tragique, vu que l'entreprise allait disparaître. Tandis que le spectacle de François Bon, c'était la chape de plomb. Un très bon texte, très bien joué, mais où tout était triste. En sortant, j'avais envie de pleurer*.”

Question de qualité esthétique également ? On ne saurait dire. L'écriture de François Bon sera toujours certainement plus littéraire que les témoignages portés par les anciennes ouvrières de Levi's. Mais la réalité – sous le coup de la transformation artistique – y perdra peut-être aussi de sa complexité pour donner davantage dans la dramatisation. En tout cas, au vu

du processus de désindustrialisation en cours, l'entreprise pourrait couler à l'avenir quelques jours heureux au théâtre, sur le mode du regret et des adieux. Des spectacles comme *Nobody* ou des textes comme ceux d'Alexandra Badea font d'ailleurs vivre en creux ce que les nouvelles formes de management ôtent à l'entreprise d'hier, qui était pourtant déjà honnie sur les planches. Pas sûr d'ailleurs, que le futur ne soit pire encore et que l'on en vienne un jour, face aux nouvelles évolutions économiques, à regretter l'entreprise d'aujourd'hui. Peut-être alors considèrera-t-on avec émotion ce qu'elle recelait de positif, mais que le théâtre contemporain se refuse encore et toujours à évoquer •

Éric Demey

1. *Nobody* a été monté avec La carte blanche, collectif d'acteurs de l'École nationale supérieure d'art dramatique de Montpellier et créé du 10 au 12 juin au Printemps des comédiens, Montpellier.
2. Pierre-Michel Menger, *Portrait de l'artiste en travailleur*, Seuil 2003.
3. Jacques Attali sur Europe 1, le 22 juin 2015.
4. *Qui redoute la parole ?* de Guy Alloucherie a été présenté à la Condition publique de Roubaix le 14 mars dernier. Lire la critique “ L'entreprise de leur vie ” de Marie Painon sur *Mouvement.net*.
5. Lire le reportage “ Rencontres sur plateaux ” de Cathy Blisson sur *Mouvement.net*.

Nobody de Cyril Teste, les 29 et 30 septembre au Lux, Valence ; du 6 au 9 octobre à la MC2, Grenoble ; du 13 au 16 octobre à la Comédie de Reims ; du 3 au 21 novembre au Monfort, Paris ; du 28 novembre au 5 décembre au Théâtre du Nord, Lille ; du 8 au 13 décembre au Centquatre, Paris ; les 16 et 17 décembre à Bonlieu, Annecy ; le 5 janvier au Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines ; le 22 janvier au Théâtre les salins, Martigues ; le 28 janvier au Canal, Pays de Redon ; les 3 et 4 février au TAP, Poitiers. *Pulvérisés* d'Alexandra Badea, mes Frédéric Fisbach, les 25 et 26 septembre au CCM Jean Moulin (Francophonies en Limousin). *Portrait de village à Terrasson* de Guy Alloucherie, du 10 au 17 octobre ; *Portrait de Loon Plage*, du 30 janvier au 6 février ; *Veillée de la maison d'arrêt de Fleury Mérogis*, le 12 mai au Théâtre de l'agora, Évry.